



CLASSIQUES
GARNIER

ARLAND (Marcel), « Je ne vous ai pas oublié... », in MARTIN (Claude) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Sur Les Faux-monnayeurs*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16883-6.p.0041](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16883-6.p.0041)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1987. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

JE NE VOUS AI PAS OUBLIÉ...

par MARCEL ARLAND

*J*E ne vous ai pas oublié, André Gide, et si je ne peux aujourd'hui parler de vous aussi longuement que je le souhaiterais, je tiens du moins à participer à l'hommage qui vous est rendu.

Que de souvenirs ! Collégien, épris de Stendhal et de Baudelaire, de Pascal et de Nietzsche, ce fut d'abord Barrès, parmi les contemporains, que je découvris et qui me frappa — j'entends le premier Barrès, celui de Sous l'œil des Barbares, du Jardin de Bérénice et de Du sang, de la volupté et de la mort. Mais l'année suivante, quand je lus L'Immoraliste et La Porte étroite, puis les Nouritures et les Caves, vous m'êtes apparu comme l'écrivain qui répondait le mieux à mon attente, à mes recherches, à ma conception de la littérature.

Bientôt ce fut Paris, la Sorbonne, les peintres, Malraux et mes amis de régiment, les premières revues, les premiers combats. Que plus tard certains de mes compagnons vous aient renié, ne fut-ce pas là encore une preuve de votre influence ?

J'avais une vingtaine d'années. J'écrivais alors Terres étrangères et La Route obscure ; c'est à vous qu'étudiant, j'adressai le manuscrit de Terres étrangères, en vous priant de répondre «aux initiales M.A., Association des Étudiants, rue de la Bucherie, V^e». Huit jours se passent, et voici la réponse ; très élogieuse pour ce débutant, elle conclut : «Que vous le vouliez ou non, cher Inconnu, nous nous connaissons un jour. En

attendant, je communique votre œuvre à mes amis Rivière et Paulhan.» — De là, mes premiers pas à la N.R.F., et l'accueil charmant d'un éditeur.

Ainsi commencés, mes rapports avec Gide auraient dû de jour en jour gagner en chaleur. J'avoue qu'il n'en fut rien. La raison? Oh! j'admirais l'écrivain, son art et son intelligence; mais je sentais aussi que nous étions très différents de nature, de formation et de vie; je le trouvais trop ondoyant, trop ambigu, voire un peu trop satisfait de lui-même et de son jeu. Bref, dans la mesure de mon admiration, je craignais l'influence qu'il pouvait exercer sur moi. De sorte que, le saluant, je ne lui ai pas ménagé mes réserves, fût-ce dans cette revue qu'il avait fondée.

De là, une distance, un froid, qui, de sa part, n'étaient pas sans raison. Un exemple? On me rapporta qu'un jour, comme il allait monter au bureau de la N.R.F., il demanda qui se trouvait dans ce bureau; on lui répondit que j'étais là, et seul. «Bon! dit Gide, je reviendrai une autre fois : je ne tiens pas à être jugé.» — Moi, un juge, et de Gide!... Mais attendez. Quelques mois plus tard, je reçus la visite de sa secrétaire, M^{me} Y. D., qui venait présenter aux Éditions un de ses propres manuscrits. Je ne l'avais jamais vue; elle me dit : «J'avais demandé à M. Gide de le recommander lui-même à l'éditeur. Mais il m'a répondu que l'on se méfiait un peu de ses nombreuses recommandations. Puis il m'a dit : "J'ai une idée. En ce moment, Arland et moi sommes plutôt fâchés; mais précisément, si vous lui portez de ma part ce manuscrit, je crois le connaître assez pour savoir qu'il fera de son mieux auprès de l'éditeur."». Ce que je fis en effet, tant j'étais touché.

Là-dessus, des années. Et nous voici l'un devant l'autre, à la table d'un ami commun. Sourires, malices; allusions; cli-gnements d'œil... Gide se penche vers ma femme et, dans un chuchotement sonore : «Ah! Madame, vous avez un mari... terrible!» Et nouveau sourire. Si bien que dans la rue, à l'instant de nous quitter, Gide me retenant la main : «Ah! me

dit-il, Arland, nous ne nous serons pas beaucoup vus dans notre vie. C'est dommage.» Et moi : « Mais cela va changer. Il faut nous voir, nous rencontrer, nous parler. Et d'abord, si vous veniez passer quelques jours chez moi, à Brinville? » Il accepta. Tous deux émus.

Mais le mois suivant il était mort.

Je ne vous ai pas oublié, André Gide.